

Enseignement Pratique de la Langue Française

No. I.

COURS ÉLÉMENTAIRE

ART. I. — GRAMMAIRE.

I PARTIE: **Phonétique** ou *étude des sons et des articulations.*

C. — Elision et consonnes euphoniques.

1. L'**hiatus** est le son produit par la rencontre de deux voyelles, l'une finissant un mot, l'autre commençant le mot suivant.

Ex.: *Il alla à Ottawa; créer et ébaucher.*

2. L'**élision** — qui sert à éviter l'hiatus, dans certains cas — consiste à supprimer la voyelle finale de certains mots devant une voyelle ou une **h** muette: elle se remplace par l'apostrophe.

Ex.: *L'âge, l'élan, l'île, l'orange.*

a) — Les voyelles que l'on peut élider sont **a, e, i**: — **a** dans le mot *la*, article ou pronom: *l'âme; Marie, l'ange l'a saluée, pleine de grâces.*

e dans le mot *le*, article ou pronom; dans les pronoms *ce, je, me, te, se*; dans la préposition *de*, l'adverbe *ne*, et le mot *que*: *J'apprends qu'il n'a pas d'asile.*

i dans *si*, devant *il*: *S'il vient et s'il me demande.*

b) — Les conjonctions *lorsque, puisque, quoique* s'élient devant *il, elle, ou, un*: tantôt avec ou sans apostrophe, devant des noms.

Ex.: *Puisqu'on le sait bien chez nous. — Puisque Eugène me l'a dit.*

Jusque s'élide devant toute voyelle: *Jusqu'au Canada; jusqu'en Angleterre.*

c) — L'on emploie l'apostrophe dans l'intérieur de quelques mots: *Aujourd'hui, quelqu'un, presqu'île.*

Mais l'Académie permet d'écrire: *Entracte, s'entraider, entrouvrir.*

Il semble que le trait d'union soit préférable à l'apostrophe dans: *Grand-mère, grand-messe, grand-route...* Et l'on pourrait même le supprimer lui aussi.

d) — L'élision n'a pas lieu — au moins présentement, car une com-

mission spéciale vient d'être chargée tout récemment d'étudier beaucoup de simplifications :

1. devant : " onze, onzième, ouate, oui, un " (chiffre) : Ex. : *Le onze octobre; il n'en faut que onze, la ouate...*

2. devant les mots étrangers : *Le yacht.*

3. **Consonnes euphoniques** : elles sont destinées à éviter les sons durs à l'oreille : *t, s.*

a) — **T** s'intercale entre le verbe et le pronom sujet : Ex. : *Saura-t-il? Ira-t-elle? Donne-t-on? Porte-t-il?*

b) — **S** s'ajoute à l'impératif devant *y* et *en*. Ex. : *Vas-y; donne-en;* — "jusques à quand," plus euphonique que "jusqu'à quand."

c) — *Si on, et on* peuvent se remplacer par *si l'on, et l'on*. Mais alors, *l'* devient article, *on* = *homme*, dont il dérive originellement.

d) — Il y a d'autres manières d'éviter l'hiatus. C'est ainsi que l'on dit : "Son âme" = sa âme; "nouvel an" = nouveau an; "août" = oût; "Jean" = Jehan.

II PARTIE: Morphologie ou *Etude des mots.*

CHAP. VII. — La préposition.

Lettres canadiennes.

Bien chère sœur Marie,

Nous voici donc à Montréal, populeuse ville commerçante, assise dans l'île de même nom, en forme de corbeille que berce le chant des eaux courantes du Saint-Laurent.

Montréal, avec ses essaims de souvenirs historiques, qui voltigent, depuis le matin lointain de la colonie, sur les monuments et les dômes, qui se blottissent dans les ruines si rares, qui se pressent dans les rues vieilles et sur les places, qui pleurent ou prient dans les murs des couvents et autour des autels.

Montréal est le siège d'un archevêché, d'une Cour supérieure, d'une Université protestante et d'une autre catholique, souriante d'espérance sous les blancs tissus de son berceau. La population, sauf exception, est en très grande majorité d'origine canadienne.

Attendu l'état des finances, quantité de rues présentent l'aspect de pauvreté et de misère qui rappelle les banlieues de Londres. Néanmoins, l'ensemble présage un avenir florissant, au prix de sacrifices auxquels rien ne saurait s'opposer.

L'argent afflue, et au lieu de reculer, le trafic prend l'essor des anciens pays.

I. **Définition** : La *préposition* est un mot invariable qui se place devant le nom, le pronom, l'infinitif : "à Montréal, pour voir, devant nous."

II. **Division** : Les *principales* sont : "à, après, avant, avec ; —chez, contre ; —dans, de, depuis, derrière, dès, devant ; —en, entre, envers ; —hormis, malgré, outre ; —par, parmi, pour ; —sans, selon, sous, sur ; —vers, voici, voilà."

On ajoute encore ces mots : 1. l'adj. : "sauf" ; 2. Les participes : "attendu, excepté, vu" ; 3. les participes présents : "durant, moyennant, touchant."

On appelle *locution préposition* une préposition composée de plusieurs mots :

a) Devant un nom : "à cause de, à côté de, à la faveur de, à l'égard de, à travers, au prix de..."

b) Devant un infinitif : "afin de, avant de, au point de, de façon à, de manière à."

c) Devant un nom ou un infinitif : "à force de, au lieu de, de peur de, faute, jusqu'à, loin de, près de, quant à" —mais ne dites jamais *tant que* ! Ex. : tant qu'à moi. Cette locution ne se lit nulle part, au monde.

ART. II. — VOCABULAIRE.

74. **Adage** : Sentence, maxime ancienne, d'utilité pratique, proverbe. Ex. : "L'homme propose et Dieu dispose."
75. **Adapter** : Réunir une chose à une autre qui lui convient : "Adapter un portrait à un cadre ;" "la musique est adaptée aux paroles." — **Adaptation** : l'action d'ajuster, d'appliquer.
76. **Addition** : 1. L'action d'ajouter : "— d'une aile à un bâtiment ;" — 2. Chose ajoutée ; total d'un compte, d'une dépense. — **Additionnel, elle** : qui s'ajoute à q. q. chose. — **Additionner** : augmenter par addition.
77. **Adeptes** : Personne initiée à un art, à une doctrine, à un secret : "Un adepte de la maçonnerie."
78. **Adhérer** : Tenir à une chose avec laquelle on est en contact, à une opinion, à un parti. — **Adhèrence** : le fait d'adhérer, d'acquiescer à une idée, à une doctrine. — **Adhérent, e** : (adj.) qui reste attaché (branche adhérente au tronc) ; (nom) celui qui est d'un parti. — **Adhésion** : union, jonction, attachement.
79. **Adieu** : *Locution interj.* : Ellipse des mots : "Je vous recommande à Dieu, soyez à Dieu..." Formule de politesse pour prendre congé. — (Nom) : "Je vous dis un éternel adieu !"
80. **Adjoindre** : Ajouter ; associer une personne à une autre. — **Adjonction** : action d'associer, et chose adjointe.
81. **Adjuger** : Attribuer une chose, par jugement, à qui de droit ; vendre à l'encan et décerner : "adjuger une récompense au mérite." — **Adjudication**.
82. **Adjurer** : Sommer, commander au nom de Dieu ; supplier

- avec instance: "Je vous adjure de dire la vérité.—
Adjuration.
83. **Admettre:** Recevoir quelque part — lieu, âme, esprit — comme ayant qualité pour y entrer: "Il m'admit à sa table... à siéger, dans son amitié." — **Admissible:** en parlant des choses: "excuse admissible;" en parlant des personnes: "admissible aux emplois." — **Admissibilité:** le fait d'être admissible. — **Admission:** le fait d'être admis (chose ou personne).
84. **Administrer:** Fournir, appliquer à quelqu'un ce qui lui est utile; "— un remède au malade;" diriger, surveiller la gestion des affaires d'un individu, d'une société, d'un Etat. — **Administrateur;** — **administratif,** **ive:** qui se rapporte (règlement, clause...) à l'**administration** qui est l'ancien d'administrer.
85. **Admirer:** Considérer avec étonnement ou contempler avec stupeur: "— un tableau, une personne vertueuse..." — **Admirable; admirablement; admirateur, trice; admiratif:** qui marque (ton, geste) l'admiration. — **Admiration:** ravissement de l'âme frappée par le beau. — —
86. **Admonester:** Avertir sévèrement. — **Admonition:** avertissement d'un supérieur à un inférieur. — **Admonestation.**

ART. III. — EXPLICATIONS.

I. — Un baiser au drapeau.

Pour voir défilier les soldats,
A côté de moi, dans la rue,
Avec son enfant dans les bras,
Une femme était accourue;

2

Une femme au regard plaintif,
En deuil, en haillons de misère,
Et l'enfant était bien chétif.
Et bien triste la jeune mère.

2

Mais ses yeux flétris par les pleurs,
A son petit garçon sourirent,
Quand parurent les trois couleurs
Et quand les fronts se découvrirent;

Et voyant le drapeau passer,
L'humble mais bonne patriote,
Pour que l'enfant fit un baiser,
Guida sa petite menotte

o

Ce fut instinctif simple et beau!...
O mère donnant, dès l'enfance,
A ton fils l'amour du drapeau,
Sois bénie au nom de la France!

FR. COPPÉE.

Remarques.

1. Les **mots** sont à étudier d'abord, afin de se former un vocabulaire plus riche et plus sûr; tous sont simples et faciles à comprendre.

"défiler": aller, passer à la file, en rang, en colonne, devant l'officier supérieur. — Un "défilé" (part. passé), passage resserré entre deux montagnes, où l'on ne peut passer qu'à la file; mouvement des troupes en marche: *syn.*: "Défilement."

"soldat": celui qui touche une solde, un paiement — et qui sert dans une armée. — Celui qui affronte le danger, la persécution pour une cause, pour la religion: "soldat de la liberté — de J. C."

"rue" chemin bordé de maisons, de murs. — "Ruelle," venelle ou rue très étroite.

"bras" membre supérieur du corps humain, qui s'articule à l'épaule et se termine par la main. — "Brassard," plaque, ruban, bande, crêpe que l'on porte au bras. "Brasse" espace que mesure l'écartement des bras étendue, de l'extrémité d'une main à l'extrémité de l'autre; — "brassée"...

Etudier ainsi: "femme, enfant, plainte, deuil..."

2. Les **phrases** pourraient se remettre en prose, afin de saisir le sens clair et précis des pensées du poète. La première stance peut s'écrire ainsi:

"Une femme, avec son enfant dans les bras, était accourue dans la rue, à côté de moi, pour voir défiler les soldats." Tous les mots restent, mais les vers ont disparu, et cependant la pensée est nette, très intelligible.

Il faut ensuite apprendre par coeur, strophe par strophe, puisque toutes s'enchaînent et forment un petit tableau complet.

L'on peut expliquer ainsi les *mots* et les phrases d'une fable de La Fontaine, avec brièveté et sans surcharge: l'important est d'acquérir des termes nouveaux, de les bien comprendre, de les retenir à l'aide du texte.

II. — La lampe du sanctuaire.

Dans le temple pompeux où la chapelle nue
Elle brûle. Elle brûle à l'aurore, à la nuit,
Lorsque tout prie et chante et lorsque meurt tout bruit.
Bénie les soins pieux qui l'ont entretenue!

Comme une étoile d'or qui percerait la nue,
Dans l'encens de l'autel doucement elle luit.
Comme un souvenir pur, quand une amitié fuit,
Elle illumine l'âme où la nuit est venue.

Elle donne à l'arceau de nouvelles ampleurs.
Elle sourit au juste; elle compte les pleurs
Que les pécheurs vaincus répandent goutte à goutte.

Souvent sous la leur mon genou s'est plié,
Serait-elle un rayon de l'hostie oubliée,
Avec l'écho des chants, sous l'adorable voûte?

Les Gouttelettes.

P. LEMAY.

Appréciation.

Délicieuse poésie, où la grâce de l'idée s'allie à celle de la forme!...
Langue aisée, souple, harmonieuse!

Il est facile de mettre ces vers en prose, assurément. Mais ils valent
surtout par les *pensées*, par les *sentiments*, par les *images*.

1. Étudiez la première stance de ce sonnet. — "Temple pompeux"
c'est-à-dire cathédrale, basilique; "chapelle nue," petit sanctuaire aux
étroites dimensions; "elle brûle," se consume.

"à l'aurore," le matin, le jour venu; "à la nuit," le soir, la nuit tom-
bée: nouvelle opposition des mots et d'idées.

"lorsque tout prie et chante" surtout le matin, dans la matinée, —
ou même aux offices du soir; "lorsque meurt tout bruit," dans le cours
de la nuit silencieuse.

"Bénis (soient) les soins pieux": mots trop vagues; il faudrait là
une image, "mains," par exemple.

2. La seconde stance est superbe; au quatrième vers, je trouve trop
fort le mot "la nuit," car une lampe ne saurait ramener la foi disparue.
Je dirai "où l'ombre est survenue."

Dans cette strophe, comme dans les suivantes, c'est le mélange des ob-
jets physiques et des idées morales, religieuses qui plaît et qui captive.

La dernière est inattendue: pensées et style sont de toute beauté.

III. — Soyons francs.

Quoi de plus séduisant qu'une figure ouverte, des yeux qui regardent bien en face, des allures franches et cordiales !

On peut assurément être sincère et commettre des fautes ; la sincérité ne préserve pas l'écolier de la dissipation, de la paresse, de la turbulence. Il y a des enfants très sincères qui désobéissent à leurs parents et qui font enrager leurs maîtres.

Mais la franchise est une qualité si aimable que l'enfant qui convient de ses torts, et qui s'accuse lui-même de bonne grâce, désarme souvent la sévérité : on a envie de lui pardonner quelque chose. On a souvent pour lui autant d'indulgence que le menteur inspire d'aversion.

Dites toujours la vérité, mes enfants. Cette habitude, contractée de bonne heure, vous servira toute votre vie à vous mettre en paix avec votre conscience. Vous y gagnerez en même temps l'estime de tout le monde.

MÉZIÈRES.

Remarques. — Analysez les mots et les phrases. Voyez comment celles-ci commencent : "Quoi de plus... On peut... Il y a... Mais la franchise... On a souvent... Dites... Cette habitude... Vous y gagnerez."

Que veulent dire ces mots : "séduisant... figure ouverte... allures... être sincère... turbulence... indulgence... aversion... conscience... estime" ? — Il est bon d'amener la réflexion aux mots abstraits, avec des exemples et des applications au tableau noir.

D'après la grammaire, expliquer : "Dites toujours la vérité, mes enfants."

IV. — Les sources.

C'est dans les vallées qui s'ouvrent à la base des montagnes, ou même dans les plaines au pied des hauteurs secondaires, que les eaux jaillissantes se montrent en plus grande abondance. Ces sources sont la beauté de ces paysages discrets, où la nature apparaît tout entière dans un espace restreint.

Au bord du ruisseau, qui court en gazouillant, on voit d'un regard tout un ensemble gracieux qui charme et qui console. Sans effort, on peut se sentir vivre avec les objets environnants qui semblent faits à la faille de l'homme. Peut-on, en face de la source, ne pas sentir que là se trouvent les origines mêmes des civilisations ?

Dans ce petit coin, tout était disposé pour les besoins du premier cultivateur : quelques arbres penchés qui l'ombrageaient, un monticule qui l'abritait du vent, une eau claire pour son jardin, des pierres pour sa cabane.

ELISÉE RECLUS.

Interrogations.

1. Qu'est-ce qu'une "source"? — Analysez "s" dans le verbe "s'ouvrent."
2. Remarquez-vous "vallées... montagnes — à la base... au pied — eaux jaillissantes... sources — plaines... hauteurs — nature tout entière... espace restreint"?
3. Quelle différence entre "ou et où," "sentir et se sentir," "monticule et montagne," "qui charme et qui console"?
4. Pouvez-vous conjuguer les verbes "s'ouvrir, pouvoir, abriter, courir, vivre," au futur, au conditionnel, à l'imparfait du subjonctif?

ART. IV. — COMPOSITIONS.

I. Trouver les idées pour traiter ce sujet: "La mère aime ses enfants."

II. De même pour les sujets suivants — a) "Aimez-vous mieux un petit chien ou un oiseau dans une cage? — Pourquoi?"

b) "Comparez l'église et la maison d'école ou le couvent."

c) "Quel est celui de tous vos livres de classe que vous étudiez le mieux — dites pour quelles raisons?"

d) "Des fruits, servis à table, en automne, lequel préférer — et pourquoi?"

e) "Des costumes que l'on porte, en été, lequel a vos sympathies et vos préférences?"

II. Composer deux ou trois pages sur "La chute des feuilles dans le jardin — ou dans la forêt."

Idées. — La cause de leur chute est la gelée des nuits devenues froides: ce qui fait descendre ou arrête la sève...

La couleur des feuilles change, chaque matin; et elle varie de nuances pour les espèces diverses...

Le vent, tantôt glacial, tantôt violent, secoue les feuilles, les détache, les emporte...

La chute est l'image de la fragilité du bonheur et des plaisirs de la terre, de la vie et de la santé...

No II.

COURS MOYEN.

ART. I. — GRAMMAIRE

CHAP. VII. — La préposition.

I. RÉPÉTITION. — 1. Les prépositions **à, de, en,** se répètent devant chaque complément: "Grâce à sa situation, aux relations faites..."; "une multitude de voiliers, de steamers..."; "éclater en éloges, en cris d'admiration." — 2. Tantôt elles s'expriment, tantôt elles se suppriment, au gré de celui qui parle: "les richesses de ce jeune et merveilleux pays."

II. REMARQUES UTILES.

1. La préposition **à** exprime des rapports très variés: destination de lieu, de temps, de but, de personnes, de choses, de moyens; ainsi que devant un infinitif, complément circonstanciel: "A vivre sans haine, on goûte la douceur!"

2. La forme **en** le se remplace par **au** ou **dans le**: "mettre au cœur;" "garder dans le souvenir."

3. **De**, après un nom, amène un complément déterminatif: "Le transit des voyageurs; Monsieur de Maisonneuve." — Après un verbe, il amène un complément indirect: "le plaisir d'entendre..."

4. **En** et **dans** ont le même sens; mais le premier s'emploie surtout dans les expressions générales et indéterminées: "volage en ses désirs, vain dans son langage." — **En** a gardé du latin le sens de "sur, comme": "Jésus fut mis en croix"; "il se conduisit en héros."

5. **Pour** offre deux sens principaux, d'où dérivent les secondaires: a) "à la place de" ou "en qualité de": "Les Canadiens ne passent point pour battus"; — b) "à destination de": "Ce sera pour demain; il y sera pour ses frais."

6. **Par** indique d'abord ce qui sert de passage = "à travers": "Vat-on par la ville? — Il indique aussi ce qui sert à produire un effet, c'est-à-dire la cause, le motif, le moyen, la manière: "Joseph fut vendu par ses frères."

7. **Parmi** = "par le milieu, au milieu, au sein de," et son complément peut être un nom singulier, collectif ou non: "Parmi la foule qui se presse."

8. **Avant** désigne lieu, temps ou rang; c'est l'opposé de *après*. Son complément indique donc ce qui est placé plus loin, ce qui arrive plus tard, ce qui est classé plus bas: "La maison avant l'église; deux cents ans avant J. C.; mettez la vertu avant l'argent."

9. **Devant** = "en face, en présence de"; et avec un verbe de mou-

vement " dans la direction qui est en face." C'est l'opposé de *derrière* : " Devant Dieu, nous sommes tous égaux."

10. **Près de** signifie " à petite distance de," et marque le temps, l'espace, le nombre, le degré, la comparaison : " Près de cent marins débarquèrent."

Auprès de ne désigne que l'espace, parfois la comparaison : " Auprès de ma maison, coule un ruisseau "; " la douleur physique qu'est-elle auprès de la souffrance morale? "

Au prix de signifie " en comparaison de, en compensation de, en payant comme prix ": " Au prix des sacrifices que s'impose une mère."

11. **A travers, au travers de** ont exactement le même sens : " C'est au travers des périls que l'on franchit d'abord l'océan."

12. **Sans** — mot négatif — se complète souvent par les mots " aucun, personne, rien, jamais, plus ": " Sans se lasser jamais."

13. **Vers** marque une direction dans le temps, l'espace : " Levant les mains vers le ciel." — **Envers** — ainsi que *vers* — signifie " auprès de, à l'égard de."

14. **Voici** désigne à l'attention ce dont on va parler. — **Voilà** indique le plus souvent ce dont on vient de parler.

15. **Vis à vis** — formé de l'ancien mot *vis* (visage) signifie " face à face, juste en face." Comme locution prépositive, il se construit avec *de* — lequel peut se supprimer en style familier.

16. **Quant à** — ne dites, n'écrivez jamais **tant qu'à** — signifie " pour ce qui est de, se construit avec un nom, un infinitif : " Quant à moi, à mon frère; quant à l'oublier, je ne le puis."

17. **Jusque** marque l'arrivée à un terme qu'on ne dépasse pas. Cette préposition ne s'emploie qu'avec " à, dans, sur, — où, ici, là." Devant les voyelles, *jusque* peut prendre une *s* finale : " Jusques aux cieux."

Jusqu'à peut s'employer comme adverbe, avec le sens de " y compris, même ": " Le chrétien aime jusqu'à ses ennemis."

ART. II. — VOCABULAIRE.

§ I. — Les noms dérivés.

X. 1. Le suffixe **oir** sert à modifier le verbe générateur en marquant soit " le lieu où se passe l'action," soit " la chose qui sert à l'accomplir."

2. Le suffixe **oire** est parfois substitué au précédent, comme dans : *glissoire* lieu où l'on glisse.

nageoire. organe qui sert aux poissons.

3. Quelques noms en *oire* dérivent directement de mots latins correspondant : " armoire, histoire, mémoire. . ."

4. Les suffixes — pour les verbes en *ir* — dérivent du participe présent " issant ": " rôtissoire, brunissoir."

Ex.	Abreuvoir	lieu ; s'abreuvent les bestiaux.
	Battoir	instrument pour battre le linge.
	Comptoir	lieu où le marchand étale, compte son argent.
	Crachoir	vase où l'on crache.
	Dressoir	planche où l'on dispose la vaisselle.
	Encensoir	vase en métal où l'on brûle l'encens.
	Entonnoir	ustensile pour mettre le liquide en tonneau.
	Eteignoir	ustensile pour éteindre les bougies.
	Grattoir	instrument pour gratter râcler, nettoyer.
	Mouchoir	linge dont on se sert pour se moucher.
	Parloir	pièce ou appartement où l'on parle.
	Polissoir	instrument pour polir.
	Ecumoire	ustensile pour écumer le lait, le bouillon.
	Mâchoire	partie de la bouche qui sert à mâcher.
	Observatoire	lieu destiné aux observations astrales.
	Offertoire	partie de la messe où le prêtre offre l'hostie.
	etc., etc...	

XI. 1. Le suffixe **eur**, si le générateur est un *adjectif*, marque l'état ou l'abstraction de la qualité.

Ex.	Blancheur	couleur blanche, état de ce qui est blanc.	
	Faveur	état de ce qui est fade, insipide, sans goût.	
	Fraîcheur	état de ce qui est frais, froid doux.	
	Froideur	état de ce qui est froid, sans chaleur.	
	Grandeur	qualité de ce qui est grand.	
	Grosseur	qualité de ce qui est gros, volumineux.	
	Hauteur...	Laideur...	Largeur... Longueur... Lourdeur... Profondeur...
	Raideur...	Rougeur...	

2. Le suffixe **eur**, si le générateur est un *verbe*, désigne l'agent, celui qui a la destination ou l'habitude de faire l'action.

Ex.	Accordeur	celui qui fait l'action d'accorder.	
	Arracheur	celui qui fait l'action d'arracher.	
	Balayer	celui qui fait l'action de balayer.	
	Batteur	celui qui fait l'action de battre.	
	Chauffeur...	Crieur...	Défendeur... Défenseur... Fondateur... Fondateur...
	Moqueur...	Pêcheur...	Pêcheur... Plaideur... Trembleur... Voyageur...

Remarque. — Il est facile de former le féminin de ces mots et d'en deviner la signification — à l'aide du suffixe **euse**.

3. Le suffixe **isseur** ne convient qu'aux verbes en *ir*, dont le participe présent est *issant*.

Ex. : Blanchisseur... Rôtisseur... Polisseur...

4. Le suffixe **ure**, joint à un *nom*, marque la "généralité, l'ensemble de la chose" exprimée par ce nom générateur; — joint à un *adjectif*, dénote "l'état, le caractère général" de la qualité exprimée par cet ad-

jectif générateur; — joint à un *verbe*, désigne “ la cause qui résulte de l'action ” exprimée par ce verbe.

Ex.	Chevelure	l'ensemble des cheveux.
	Magistrature	l'ensemble des magistrats à tous les degrés.
	Ramure	l'ensemble des rameaux d'un arbre.
	Toiture	l'ensemble des parties d'un toit.
	Voilure	l'ensemble des voiles d'un navire.
	Froidure	l'état général de froid.
	Ordure	l'état général de ce qui est sale, repoussant.
	Verdure	désignation générale de ce qui est vert.
	Droiture	état, caractère général de ce qui est droit.
	Allure	attitude, manière de marcher, d'aller.
	Brochure	effet de réunir des feuillets, en les brochant.
	Brûlure	effet du feu qui brûle la peau...
	Confiture	résultat que donnent des fruits confits.
	Engelure	effet de la gelée sur les mains, les pieds,
	Mâture	ensemble des mâts d'un navire.
	Moississure	altération de ce qui est moisi.
	Nature	tout ce qui résulte de l'action de maître.

Remarque. — Le suffixe **ure**, quand le verbe est générateur, peut marquer à la fois “ le résultat de l'action ” et “ la chose qui sert à la faire. ”
— De plus, le verbe peut avoir une double forme, radical du suffixe.

Ex.	Coiffure	résultat de coiffer et la chose qui coiffe.
	Clôture	résultat de clore, de clôturer.
	Couverture	résultat de couvrir et la chose qui couvre.
	Doubleure... Nourriture... Parure...	
	Armure — Armature :	Courbure — Courbature...

5. Enfin, dans la nomenclature chimique, les noms en **ure** marquent la combinaison de deux corps.

Arsénure. Combinaison d'arsenic avec un corps simple.
Carbure... Chlorure.—Iodure... Sulfure.

ART. III. — EXPLICATIONS.

I. — Le vieux Breton.

Il vient, le bon vieux, invoquer la Vierge
Pour ses chers défunts, sa femme et ses fleux;
Ses yeux sont brûlants, ainsi que le clerge;
Le clerge pleure ainsi que ses yeux!

TH. BOTREL.

1. Simple strophe, pleine d'idées et de sentiments. C'est une esquisse, une miniature: "le bon vieux... aux pieds de la Vierge"; — "il l'invoque pour les siens, épouse et fils décédés"; — "les yeux rougis et brûlants... le cierge qu'il tient pleure aussi."

2. Inversion: "il vient, le bon vieux"; langage familier et poétique; Botrel y est maître. — "fieux" est une forme de "fils," même au singulier: c'est un mot du dialecte de Picardie.

L'alternance des "yeux et du cierge," qui tous deux pleurent, est touchante et bien imaginée.

II. — Toujours plus haut.

Le flot pousse le flot, le vent pousse la brise,
L'homme succède à l'homme, ô loi dure et précise
 Qui frappent enfant et fleurs,
L'étoile scintillante et le nuage sombre,
Et l'aurore et la nuit, et le soleil et l'ombre,
 Le sourire et les pleurs!

Comme l'aigle montant superbe dans la nue,
Fixe l'astre brûlant sans qu'il blesse sa vue,
 Va toujours, va plus haut,
Epure-toi, mon âme, au creuset des souffrances,
Ne crains ni les ennuis, ni les désespérances,
 Brise-toi, s'il le faut.

Passe à travers le feu, salamandre nouvelle,
Au sortir du néant Dieu te fit immortelle;
 Va plus haut, va toujours;
Monte à ces régions de clartés infinies,
De parfums enivrants, de douces harmonies,
 D'éternelles amours!

Comtesse DE LA TOUR DU PIN

née de CHATEAUBRIAND.

Remarque. — C'est de l'*image*, de la nature physique que l'auteur procède à l'*idée*, aux pensées morales et religieuses: "le flot... le vent... l'homme." La "loi" est que tout passe.

Puis c'est "l'aigle" qui s'élève aux sereines hauteurs. L'"âme" doit s'"épurer," "monter" et monter encore, aux "régions des clartés infinies, des éternelles amours."

Voilà une série d'idées limpides, progressives, intéressantes, exprimées en vers harmonieux, en deux tercets réunis, formant un sixain trois fois répété.

III. — Au curé Labelle.

D'un amour infini vous brûlez pour l'Eglise,
Par le flot du progrès vous êtes emporté;
En deux sublimes parts votre âme se divise:
L'une appartient au Christ, l'autre à l'humanité.

"Emparons-nous du sol!" — voilà votre devise,
Et, le front rayonnant d'une mâle fierté,
Vous poursuivez toujours quelque vaste entreprise,
Pour donner du travail au bras déshérité.

Un jour que sur les champs croulait à flots la neige,
Vers la ville on vous vit guider un long cortège
Portant aux indigents du bois et du pain.

Des plus purs dévouements vous nous donnez l'exemple...
Et le peuple en son coeur déjà vous dresse un temple
Plus stable qu'un pilier de granit ou d'airain.

Les Aspirations.

CHAPMAN.

Réflexions.

1. Le sonnet doit condenser beaucoup d'idées en peu de vers: c'est le succès de celui-ci.

D'abord le prêtre qui "appartient au Christ"; l'homme d'action qui appartient à "l'humanité."

Puis, le cri de ralliement adressé aux Canadiens, ses compatriotes: "Emparons-nous du sol!" — Dire, c'est peu; il faut agir et "poursuivre quelque vaste entreprise."

Enfin, un "exemple" de dévouement: "porter aux indigents de la ville, sur la neige, du bois et du pain."

Quel sentiment sera la récompense du curé Labelle? — Le "temple que lui dresse le peuple dans son coeur, temple stable": C'est traduire en figure le souvenir de l'éternelle gratitude.

2. La langue de M. Chapman est toujours heureuse: limpide, abondante, sans recherche ni enflure.

Le poète ne dédaigne pas le langage de tout le monde: aussi bien, ne parle-t-il pas pour se faire lire et entendre? Les locutions toutes faites: "amour infini, mâle fierté, vaste entreprise, long cortège, purs dévouements, donner l'exemple" ne lui déplaisent point; il les relève par l'entourage qui forme cadre ou écrin.

En somme, c'est une oeuvre de goût, de naturel, de noble simplicité: une telle oeuvre reste, parce qu'elle est conforme aux facultés supérieures de l'âme humaine: elle en sort et elle y tend avec sûreté.

IV. — Pensées d'automne.

(Devoir d'élève).

Les vacances se sont enfuies avec la rapidité ordinaire des beaux jours. A peine avons-nous joui du soleil, de la brise, des courses à travers les champs qu'il faut replier nos ailes pour nous reconstituer prisonniers de l'étude. N'est-ce pas ce que dit la pauvre écolière en réveillant ses livres, endormis depuis deux mois, au fond de son bureau ?

C'est bien pensé, bien naturel ; les *idées* s'appellent et s'enlacent avec logique... Cependant, la "première phrase" est un peu banale, presque familière, trop facile à écrire : "s'enfuir" : ont fui ; "avec la rapidité ordinaire" : avec l'habituelle vitesse, ou la régulière promptitude "des beaux jours."

"avons-nous joui" : s'est-on récréé... des courses à travers champs et prairies en fleurs... reployer les ailes et s'encager prisonnières de l'étude. Pauvres écolières, secouez, réveillez vos livres endormis... au fond du bureau !

Mais je voudrais bien savoir, chères compagnes, quelle puissance magique sort de notre bagage d'étudiantes ? A peine l'avons-nous touché, que le ciel bleu de nos vacances devient tout à coup gris et morne comme nos pensées. Regardez au dehors, l'automne déploie entre le soleil et nous un rideau de brume qui couvre les eaux et semble faire partie de la voûte céleste. Pourquoi ce changement subit ? cette transition si brusque ? Ne serait-ce pas pour nous apprendre que si le ciel physique se voile, nous pouvons encore jouir du ciel intellectuel, non moins merveilleux que le premier. Il reste toujours étoilé aux intelligences éprises de beau et de vrai. Cependant notre regard de fillettes est faible pour en scruter les profondeurs ; mais si nous savons bien étudier as surface, nous serons étonnées de tout ce que nous y pouvons découvrir d'intéressant.

Le rapprochement—nature et vie d'étude—est bien imaginé, ainsi que le *contraste*—ciel atmosphérique et ciel de l'esprit.—Toutefois, la forme est terne, à cause des expressions usées, des mots associés d'avance. Il n'est pas nécessaire de faire usage de termes rares, recherchés, à effet ; mais il faut être soi davantage, renouveler les alliances et les accouplements des locutions et des mots.

"puissance magique," expression rebattue ; dites : magie ou merveilleux prestige s'échappe de notre pupitre...—"touche" est faible et commun : approché ;—"de nos vacances" évitez les possessifs et laissez deviner en mettant l'article :—"devient," se tend, s'enveloppe, se revêt...

"le soleil et nous", le soleil et la nature ; supprimez le point interrogatif après subit" et mettez une virgule. Ces mots sont encore banals : "changement subit, transition si brusque," tandis que "ciel physique" est trop recherché ; je vois bien qu'il fait antithèse avec "ciel intellectuel" ; mettez quand même "atmosphère"... etc... etc...

Tandis que les matinées d'automne (ce mot est de trop) délicieusement frileuses forcent (retardent) l'astre du jour à se lever tard (le lever de l'astre royal), nous, chères émules du devoir, soyons matinales, et, sous les lumières des lampes électriques, cherchons la lumière qui se dégage de nos livres.

C'est lourd et peu littéraire dans la forme:—le nôtre, à la voix de la cloche, est matinal; car sous l'éclatante lumière électrique, nous cherchons en paix celle qui jaillit des livres.

Les feuilles rousses tombent lentes, lentes, comme à regret, dans les sentiers si souvent témoins de nos rires et de nos ébats, (si souvent confidents de nos rires, si souvent témoins de nos divertissements).

Evidemment, le monde physique et le monde écolier se tournent le dos. Quand, chez l'un c'est l'automne, chez l'autre c'est le printemps de l'intelligence. On y sème généreusement le bon grain; car notre esprit est un champ qui ne demande qu'à être cultivé pour produire fleurs et fruits. Courage! Avec l'énergie et la volonté nous saurons vaincre les difficultés du labeur.

Assurément, l'antagonisme éclate entre le monde physique et le monde écolier. L'automne de l'un est le printemps de l'autre. Celui-ci sème avec ardeur et espoir le bon grain: l'esprit n'est-il pas le champ qui appelle la culture assidue qui fera germer fleurs et moissons? Courage! L'énergie de la volonté triomphe de toutes les aspérités.

Regardons un instant à la fenêtre de notre chambrette. Les oiseaux migrateurs partent pour les pays bleus, sans attendre les derniers sourires du soleil. Au-dessus des villages, aux clochers des églises, aux toits penchés des villas délaissées, s'assemblent les hirondelles en conciliabules bruyants. Egrenées sur les fils des télégraphes, elles lissent leurs plumes dont le noir se détache sur le fond du ciel dont elles obscurcissent l'azur.

Voilà qui est bien inventé; c'est vu, observé, vécu, comme l'on dit. Corrigeons cependant: Le plus gracieux spectacle attire l'œil tantôt à une fenêtre, tantôt à une autre de la chambrette. C'est le groupement des oiseaux voyageurs partant pour les tièdes rivages, pour les pays bleus, comme emportant les derniers chauds baisers du soleil... des villas désertes... en bruyants conciliabules... elles s'attardent un peu à lisser...

"dont le noir..." c'est lourd, à cause des deux *dont*,—dont le noir se détache avec grâce sur le fond azuré du ciel.

Notre imagination, elle aussi, aime les pays bleus, et, si nous lui donnons la clef des champs ou plutôt la clef de l'air, elle s'accroche aux clochers, aux nuages et parfois même à la lune. Ah! c'est à ces hauteurs qu'elle déraisonne, disent les gens raisonnables. Cependant la critique n'est pas toujours aussi sévère pour la pauvre imagination. Les poètes —

qui sont des gens raisonnables aussi — affirment que c'est une fée puissante. Elle touche une fleur, disent-ils, et la fleur parle, une pierre, et la pierre s'anime, une goutte de rosée et la goutte de rosée devient une perle. N'est-ce pas charmant? Oui, mais à seize ans, nous assure-t-on, il faut un guide sûr pour maîtriser la folle du logis.

Parallélisme bien amené, pittoresque et de surprise, imagé et délicatement dessiné. — L'imagination... "déraisonne"! Est-ce le propre de l'imagination de raisonner? Un peu de philosophie convient même et beaucoup aux pensionnaires: ce serait une grosse erreur de l'oublier.

Quelques taches déparent ce paragraphe comme: "Les poètes— qui sont gens raisonnables parfois— l'envisagent comme une fée à la baguette magique. Touche-t-elle une fleur? et la fleur parle; une pierre?..."

"la folle du logis" est banal; Pascal a dit mieux: "faculté trompeuse; maîtresse d'erreur"...

Les bois sont muets; les oiseaux qui restent fidèles à nos hivers, ne chantent plus. Déjà les moineaux s'abattent sur les hautes cimes des arbres dépouillés et préparent joyeusement leur hivernage. Dans les champs, la moisson est faite; les lourdes voitures que traînent les chevaux et les boeufs ramènent les dernières gerbes.

Vous oubliez les murmures des ruisseaux, le sifflement des vents, le bruissement des feuilles... alors tout n'est pas silence.

"hautes" est de trop devant cimes; les moineaux ne voltigent pas si haut; ne mettez aucun qualificatif;—"la moisson est enlevée": c'est le terme même de La Bruyère.

La moisson! Ce mot provoque d'avance mon sourire. Comme Ruth glanant dans le champ de Booz, je fais ma cueillette en chantant, et "honne soit qui mal y pense." Oh! si ma dernière gerbe faisait honneur à mon *Alma Mater!*...

RIQUETTE A LA HOUPPE.

Remarque.—Cette composition mérite encouragement: le mélange des choses vues, observées dans la nature s'y associe aux réflexions intellectuelles et morales. Peut-être aimerait-on plus de vérité et de logique dans l'invention et la disposition des pensées, plus de profondeur et de variété dans les idées secondaires, plus de neuf et de personnel dans le tour et l'expression. Néanmoins, tel quel, l'essai reste louable et digne de compliments.

V. — Migration des oiseaux.

L'on connaît ces vers charmants de Racine le fils sur les migrations des oiseaux:

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
 Vont se réfugier dans les climats plus doux,
 Ne laisseraient jamais la saison rigoureuse
 Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
 Dans un sage conseil par les chefs assemblés,
 Du départ général le grand jour est réglé;
 Il arrive; tout part: le plus jeune peut-être
 Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
 Quand viendra ce printemps par qui tant d'exiliés
 Dans les champs paternels se verront rappelés.

(*La Religion*, I).

Nous avons vu quelques-uns à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux.

Il n'en est pas des exils que prescrit la nature, comme des exils commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, son père et sa mère, avec ses soeurs et ses frères; il ne laisse rien après lui: il emporte tout son coeur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont pas armés contre lui. Il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître: il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel.

Mais le mortel chassé de ses foyers y rentrera-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire en mourant quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera.

CHATEAUBRIAND.

Réflexions.

1. Voyez comme l'auteur invente ses *idées*: sa mémoire lui rappelle un passage de Louis Racine, et il le cite brièvement; ses souvenirs lui font conclure avec attendrissement quelle impression ont laissé ces vers; enfin il développe avec naturel, avec grâce, avec une profonde mélancolie le *contraste* de l'exil des oiseaux et de l'exil humain.

L'on sent, dans cette plainte jetée en passant, l'homme qui a connu les amertumes douloureuses du bannissement, et qui en a gardé une ineffable impression. Quelle vérité et quelle délicatesse de sentiment!

2. Si l'on analyse le *style*, on ne trouve rien qui ne soit à sa place. C'est l'art d'analyser une idée observée: "Il n'en est pas des exils, etc..." Tout ce qui concerne l'oiseau migrateur est dessiné, net, précis, progressif — et au pays qu'il déserte, et aux bords qu'il atteint.

Il ne fait qu'esquisser par une interrogation, par un "hélas!" ce qui concerne l'exilé: mais de quelle émotion contenue le lecteur se sent frémir!

HISTOIRE DU CANADA.

VIII. — LEÇON.

De la Barre et Denonville. — D'Iberville et ses frères à la baie d'Hudson. — Expédition contre les Iroquois. — Massacre de Lachine.

1. De la Barre et Denonville. — Frontenac, malgré ses éminentes qualités, était d'un caractère fougueux qui le portait à des actes regrettables. Hautain, opiniâtre, il n'avait pas tardé à se brouiller avec ses principaux conseillers, Mgr de Laval et l'intendant Duchesneau. Il alla jusqu'à faire jeter en prison M. Perrot, gouverneur de Montréal, et l'abbé Fénélon. Le roi, voyant tout le mal que causaient ces dissensions, voulut y remédier en rappelant Frontenac en France, en 1682.

Le successeur de Frontenac, M. de la Barre, était un vieillard infirme, faible et irrésolu; on n'aurait pu faire un choix plus regrettable. On s'en aperçut bientôt. Ayant entrepris une expédition contre les Iroquois, le nouveau gouverneur se vit forcé de signer, à l'Anse-de-la-Famine, une paix honteuse qui lui valut son rappel.

On crut trouver, dans le marquis de Denonville, un gouverneur capable de relever le prestige de la France. Rempli de bonnes intentions, aussi pieux que brave, il paraissait destiné à faire beaucoup pour le Canada. Malheureusement son administration (1685-1689) fut désastreuse pour notre pays.

2. D'Iberville et ses frères à la baie d'Hudson. — Au nord-ouest de la province de Québec se trouve une immense étendue d'eau salée; c'est la baie découverte, en 1610, par l'anglais Henry Hudson et qui porte son nom. En 1656 Jean Bourdon en prenait possession au nom du roi de France. En 1670 Charles II, roi d'Angleterre, accordait une charte à une société d'hommes influents qui prirent le nom de "Compagnie des Marchands Aventureux d'Angleterre commerçant dans la baie d'Hudson." Cette puissante société, mieux connue sous le nom de "Compagnie de la baie d'Hudson," établit des comptoirs un peu partout et fit un commerce considérable avec les tribus sauvages de l'intérieur des terres. Dès que cette nouvelle parvint à Québec, l'intendant chargea le Père Albanel, jésuite, d'aller réclamer les droits de la France sur le territoire de la baie d'Hudson; en même temps Louis XIV protestait contre cette usurpation. Les Anglais n'en continuèrent pas moins à occuper des postes importants dans cette partie du pays.

Le gouverneur Denonville entreprit de déloger les Anglais de la baie d'Hudson; il confia cette tâche à d'Iberville. Ce dernier, surnommé le Jean Bart canadien, né à Montréal, en 1662, était fils de Charles le Moine, seigneur de Longueuil. L'expédition conduite par d'Iberville

et ses deux frères, Maricourt et Sainte-Hélène, se composait de quatre-vingt-dix hommes seulement. Partie de Québec, en mars 1686, la petite troupe arriva à la baie d'Hudson après un pénible voyage de trois mois, tantôt à pied, tantôt à la raquette, tantôt en canot.

Nos héros s'attaquent d'abord au fort Monsipi muni de plusieurs pièces de canon. D'Iberville et ses frères, suivis de quelques Canadiens, l'escaladent, l'emportent d'assaut et font seize prisonniers, y compris le gouverneur.

Ils se dirigent ensuite vers le fort Rupert, situé à cinq jours de marche. D'Iberville et Maricourt, avec quelques hommes montés sur deux canots d'écorce, s'emparent d'un vaisseau de guerre mouillé devant la place. Pendant ce temps le chevalier de Troyes enfonce la porte du fort et y entre l'épée à la main. Le fort Kitchichouane, rempli de riches pelletteries, est ensuite pris sans résistance.

Il ne reste bientôt plus aux Anglais que le fort Nelson.

3. **Expédition contre les Iroquois.** — Denonville avait reçu de France l'ordre d'humilier les Iroquois. Malheureusement il commença par un acte de lâcheté et de perfidie. Sous divers prétextes on attira les principaux chefs Iroquois à Cataracoui (Kingston); la nécessité de traiter de la paix, de maintenir des relations amicales, d'ajuster les différends de chasse étaient autant de raisons qu'on faisait valoir. Lorsque les chefs Iroquois, confiants dans l'honneur du gouverneur, se présentèrent au rendez-vous, on les saisit, puis on les garotta pour les envoyer à Québec. Jetés à fond de cale et transportés à Marseille, ces malheureux se virent contraints de travailler, enchaînés comme des malfaiteurs, à bord des galères royales. L'histoire n'a pas d'expressions assez fortes pour flétrir une conduite aussi indigne d'un représentant d'une grande nation chrétienne.

Une armée de deux mille hommes marcha ensuite contre les Tsonnon-touans, appelés aussi Sénécas, qui s'étaient montrés hostiles aux alliés des Français. Les sauvages opposèrent d'abord quelque résistance, mais furent bientôt battus et s'enfuirent dans les bois. On rasa leurs villages et on détruisit leurs moissons. Il s'en suivit une horrible famine qui réduisit de moitié au moins la population du canton des Sénécas.

Les Iroquois se décidèrent à demander la paix, et elle allait être conclue quand un incident fit perdre tout espoir d'arriver à une entente. Kondiaronk, chef huron, aussi remarquable par sa grande éloquence que par ses qualités guerrières, haïssait les Français aussi bien que les Iroquois. Accompagné de quelques-uns de ses guerriers, il va se placer en embuscade à l'endroit où doivent passer les députés chargés de négocier la paix avec le gouverneur, tombe sur eux et en tue plusieurs, faisant les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui représentent qu'ils sont de simples ambassadeurs, Kondiaronk paraît tout surpris et prétend que le gouverneur en personne lui a ordonné de les attaquer. Il fait alors relâcher les prisonniers. On conçoit facilement qu'il ne pouvait plus être question

de paix; le but du perfide Huron était atteint. Les Iroquois, trompés par ce stratagème, jurèrent de se venger des Français.

4. **Massacre de Lachine.** — L'année 1689 a été longtemps appelée "l'année du massacre." Dans la nuit du 4 au 5 août douze à quinze cents Iroquois se jetèrent sur le village de Lachine. Les habitants, plongés dans un profond sommeil, furent tués dans leurs habitations ou arrachés de leurs lits, pour être coupés par morceaux et torturés dehors. Quand les sauvages ne pouvaient pénétrer dans les maisons, ils y mettaient le feu. Les malheureux qui échappaient aux flammes tombaient aux mains de leurs bourreaux, qui exerçaient sur eux les cruautés les plus diaboliques. Quand le soleil se leva les habitations n'étaient plus qu'un monceau de cendres, le sol était couvert de sang. Quatre cents personnes périrent dans cet horrible massacre, et un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants furent faits prisonniers.

Le village de Lachenaie subit le même sort que Lachine. Les Iroquois restèrent en possession de l'île de Montréal pendant plusieurs semaines, s'amusant à brûler les maisons, à détruire les moissons et à torturer leurs captifs. Ils n'évacuèrent l'île qu'à la mi-octobre.

DEVOIRS CLASSIQUES.—**Descriptions :** La baie d'Hudson.—Lachine, en 1689.—L'île de Montréal.

Narrations : Expédition d'Iberville.—Le massacre de Lachine.—Gouvernement de Denonville.

Dissertations : Causer de l'affaiblissement de la Colonie.—Comment fallait-il traiter les Indiens pour les civiliser?



No IV.

COURS SUPÉRIEUR.

ART. I. — L'OPÉRA.

I. NOTION.

1. L'opéra est la représentation ou, si l'on veut, l'expression d'un fait, d'une action par le chant et par la musique.

Le but de ce genre de composition, en général, c'est tout en divertissant d'impressionner le plus fortement possible, d'enthousiasmer et ainsi d'élever l'âme vers ce qui est bien, ce qui est beau, vers la vertu, vers Dieu.

Or, pour atteindre cette fin, tout se réunit dans l'opéra : l'architecture dans la construction, la disposition dans le théâtre, la peinture dans les décorations, l'éclat et la richesse dans les costumes, la grâce et la décence dans les mouvements, les gestes, la danse, la grandeur et la force dans les personnages, le merveilleux et l'élévation dans l'action, et dans la poésie qui est lyrique, variée, exaltée ; enfin, par-dessus tout, c'est la musique soit vocale, soit instrumentale, laquelle remplace le dialogue et le discours du drame ordinaire.

2. "Le chant et la musique" — vocale ou instrumentale — sont un véritable langage.

Il est un double fait facile à constater ; c'est que — a) *la nature fait naître en nous* des sensations intérieures en rapport avec les situations de fortune actuelle où nous sommes placés ; ainsi, elle nous donne des sensations pénibles, des sentiments de tristesse, d'angoisse, de crainte... quand nous sommes dans le malheur, la peine, la souffrance, tandis qu'elle nous fait éprouver des sentiments de joie, de contentement, si nous nous trouvons dans des circonstances heureuses. — b) *la nature se sert de nos organes comme d'interprètes*, pour manifester à l'extérieur nos sensations internes. Elle modifie les organes de la voix selon les circonstances et leur fait produire, sans articulations de parole, des sons, des inflexions en harmonie avec nos sensations ou pénibles ou agréables.

Done, aux inflexions de la voix, même sans aucune parole, sont naturellement attachés des sensations, des émotions, des sentiments, des pensées. Donc enfin, la voix, avec ses inflexions, est déjà par elle-même un véritable langage.

Mais ce langage de la voix, considéré dans son début, dut être et fut en réalité bien grossier et bien restreint. On dut travailler à la perfectionner, à le compléter, à l'étendre : c'est que l'on fit naturellement. Des inflexions isolées traduites par des mots devinrent des inflexions successives traduites par des phrases : on eut ainsi le chant. Or, le chant, même sans paroles, exprime une idée, un sentiment ; c'est un langage,

quand il est régularisé par l'étude et par l'art, plus expressif encore que la langue parlée.

Et ce qui est aussi naturel, c'est que l'on adopta ce langage universel, commun à toute l'humanité, à des *instruments* soit à vent, soit à cordes; et prenant les inflexions de l'instrument pour point de départ, on en a augmenté le nombre presque à l'infini.

Donc, la musique instrumentale est plus expressive que la musique vocale. Insistons encore.

3. "Le chant et la musique" sont de tous les langages **le plus expressif**.

La première raison en est que ce langage est de sa nature plus propre à fortement et agréablement impressionner, grâce à la mélodie, à l'harmonie et à toutes leurs modifications, à exprimer toutes sortes de pensées, de sentiments, de discours, de passions, d'actions, et même d'effets physiques. Quel charme, en effet, le chant et la musique, et même d'effets ils pas, bien exécutés? Quels effets admirables, surprenants, ne produisent-ils pas! Quelles douces et quelles fortes sensations ne font-ils pas tour à tour éprouver!... Le langage ordinaire a-t-il de semblables ressources? Non, assurément.

La deuxième raison, c'est que le chant et la musique expriment naturellement, directement par eux-mêmes, nos pensées, nos sentiments, tandis que les mots et les paroles ordinaires ne les expriment que artificiellement, indirectement, par convention — et par là, le langage est moins expressif.

La troisième raison, c'est que chant et musique sont un langage universel. Les langues, on le sait, sont locales, temporaires; les deux précédents sont de tous les temps, de tous les lieux, compris de tous les hommes. Ce langage est donc plus expressif.

4. Sans doute, le langage de la voix humaine, celui d'un ou de plusieurs instruments de musique, sont universels mais vague, avec quelque chose d'incertain — comme d'ailleurs le geste, par exemple. Mais

a) **Dans l'opéra le vague disparaît**, parce que chant et musique y sont ou accompagnés ou précédés de paroles qui en expliquent les sons, les déterminent, les spécifient ou les amènent. — Ainsi, le chanteur ou le musicien, dans son langage seul et sans aucun secours, exprimera parfaitement la douleur d'une femme menacée d'un grand malheur; mais il ne saurait nous dire quelle est cette femme, quel malheur la menace: voilà bien le vague du langage musical. C'est au poète à faire disparaître ce vague, en préparant la situation. Cette mère sera *Sara* qui, ne voyant pas revenir son fils du sacrifice, se rappelle le mystère avec lequel ce sacrifice a été préparé; elle conçoit le soupçon d'une catastrophe; du soupçon elle passe à l'inquiétude, de celle-ci à la terreur, de la terreur au désespoir, du désespoir au délire. C'en est assez pour le poète; avec son art, il a préparé le sujet, créé la situation, déterminé, spécifié le sens du langage musical. C'est au compositeur, au musicien de faire le reste, en traduisant tous ces sentiments successifs, de manière à émouvoir tous les

coeurs et de les faire vibrer à l'unisson du coeur de cette mère éplorée.

b) **Dans l'opéra le langage musical atteint l'imagination et la sensibilité directement.** Les sons frappent bien les oreilles, mais ils vont droit au coeur, sans passer, pour ainsi dire, par l'esprit, et produisent des effets inconnus à tout idiome particulier. C'est ce qui plaît, attire, captive, enchaîne et met l'opéra au-dessus des discours parlés.

L'on peut conclure de ces considérations — un peu longues, mais nécessaires — qu'à l'opéra le premier rôle appartient à la musique vocale et instrumentale; la poésie n'a que le second.

Pour réussir dans ce genre, le poète doit avoir tous les dons et tous les talents du dramaturge et du poète lyrique, une grande connaissance du coeur humain, un grand enthousiasme, de la verve, du feu. Il devra savoir l'art musical, ses difficultés, ses ressources, ses effets, afin de seconder convenablement le compositeur.

II. LE FOND.

Le fond, dans l'opéra, ce sont les personnages et l'action du libretto.

A. Les **personnages** sont généralement fictifs, inventés par l'imagination ou la fable, parce que, pour frapper fortement, ils doivent présenter quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux même.

D'où qu'ils viennent, ils doivent être nettement caractérisés d'après leur nature, clairement dessinés, simplement développés et se ressembler jusqu'à la fin. Ils se font connaître surtout par l'expression de leurs sentiments.

Il faut que chacun concoure à l'action, selon l'importance du rôle et porte les spectateurs au bien, ou à la haine du vice.

B. L'**action** est un fait quelconque, apte à être mis en musique, à intéresser, à émouvoir.

Ce sera un trait de dévouement fécond en péripéties, — une entreprise riche en situations touchantes, — une action d'éclat, — un malheur familial, — une scène offrant des tableaux pathétiques ou extraordinaires.

Presque toujours l'action est fictive; il est nécessaire de l'embellir, tout en la gardant morale, en la rendant gaudiose ou gracieuse.

(A suivre).

ART. II. — EXPLICATIONS.

I. — Le Dieu de la nature.

Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: "Il n'y a point de Dieu."

Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le

ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ! Sa nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourrait dire que l'homme est la *pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles : c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont successifs qu'en apparence, et sont permanents en réalité. La scène qui s'efface pour nous se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, c'est le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su réunir dans son ouvrage la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps*, la seconde dans l'*étendue* ; par celle-là les grâces de l'univers sont nues, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées ; sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous, sous un rapport nouveau ; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité.

Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature ; supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons : vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers.

Tandis que vous admirez le soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie ce vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même le jeune acte qui s'éveille humide de rosée dans les voiles blanchissants de l'aube ? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt, nos sens nous abusent, il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance.

Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau...

CHATEAUBRIAND (*Génie du Christ...*).

Appréciation.

1. Il entre dans ce morceau, qui est une démonstration de l'existence de Dieu selon l'intention de l'écrivain, plus d'imagination et de fantaisie de poète que de raison philosophique et de théologie catholique. Assu-

rément Chateaubriand a manié, le long de sa carrière, beaucoup d'idées; mais ses facultés secondaires paraissent finir par dominer toujours et partout.

Ici, il entend recourir à la preuve des "causes finales"; il reste dans le vague, l'indécis et la brume. Pour vouloir trop embellir, il manque son dessein; les mots le trompent et il s'en sert comme un prestidigitateur, en les pliant à sa guise pour le sens et leur groupement.

2. *L'antithèse* lui est chère; elle revient constamment, du début à la fin. Le style est poli, luisant, miroitant; mais la pauvreté du fond le rend factice, convenu, forcé, ampoulé. Ce n'est pas qu'il ne soit un maître de style, heureux dans l'angencement des termes, gracieux dans le tour, séduisant dans l'harmonie et la variété.

Il y aurait beaucoup à gagner dans l'explication minutieuse et détaillée des extraits de son oeuvre.

II. — L'Aurore boréale.

La nuit d'hiver étend son voile diaphane
 Sur l'immobilité morne de la savane
 Qui regarde monter, dans le recueillement,
 La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement.
 L'azur du ciel est vif, et chaque étoile blonde
 Brille à travers les fûts de la forêt profonde.
 La rafale se tait, et les sapins glacés,
 Comme des spectres blancs, penchent leurs front lassés
 Sous le poids de la neige étincelant dans l'ombre.
 La savane s'endort dans sa majesté sombre,
 Pleine du saint émoi qui vient du firmament.
 Dans l'espace nul bruit ne trouble, un seul moment,
 Le transparent sommeil des gigantesques arbres
 Dont les troncs sous le givre ont la pâleur des marbres.
 Seul, le craquement sourd d'un bouleau qui se fend
 Sous l'invincible effort du grand froid triomphant
 Rompt d'instant en instant le solennel silence
 Du désert qui poursuit sa rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord du vaste horizon pur
 Une rose lueur émerge dans l'azur,
 Et, fluide clavier dont les étranges touches
 Battent de l'aile, ainsi que des oiseaux farouches,
 Eparpillant partout des diamants dans l'air,
 Elle envahit le vague océan de l'éther.

Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,
 Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
 Dont les replis moelleux, aussi prompt que l'éclair,
 Ondulent follement sur le firmament clair.
 Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige?

C'est le panorama que l'esprit du vertige
 Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
 Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
 Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
 Le voile se déchire, et de larges rivières
 De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu;
 Et leurs flots, tout hachés de volutes de fer,
 S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,
 Déferlent par-dessus une montagne pâle
 De nuages pareils à des vaisseaux ancrés
 Dans les immensités des golfes éthérés;
 Et puis, rejaillissent sur des vapeurs compactes,
 Inondent l'horizon de roses cataractes.
 Le voile, en un clin d'oeil se referme plus beau,
 Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
 Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
 Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
 Et met en mouvement des milliers de soleils,
 A travers des brouillards transparents et vermillis,
 Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
 Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
 Qu'un groupe de houris secoudrait en volant
 Dans l'incommensurable espace étincelant;
 Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
 Que Prométhée étend pour saisir les étoiles,
 Ou pour le tablier sans bornes, dans lequel
 Les anges vanneraient des roses sur le ciel.

Et la forêt regarde, enivrée, éblouie,
 Se dérouler au loin cette scène inouïe;
 Et l'original, le muffle en avant, tout tremblant,
 Les quatre pieds cloués sur un mamelon blanc,
 L'oeil grand ouvert, au bord de la savane claire,
 Fixe depuis longtemps l'auréole polaire
 Foudroyant de ses feux le céleste plafond,
 Et son extase fauve en deux larmes se fond.

Les Aspirations.

CHAPMAN.

Jugement littéraire.

Le poète est à l'aise en traitant son sujet : il rend avec grâce, avec précision, avec harmonie la vision de l'aurore boréale. — L'introduction, peut-être un peu exubérante, amène le développement principal avec une gradation très agréable.

Le vocabulaire de M. Chapman est varié, abondant, très bien adapté aux idées dont il a saisi la genèse et l'enchaînement. Il est heureux dans le choix des images, dont les couleurs rendent comme saisissantes et palpables les divers aspects successifs du phénomène météorologique.

Le vers est ample, souple, majestueux, fort et vigoureux au besoin;

et l'on peut attribuer la qualification de "période" à l'ensemble des groupes de vers qui forment tableaux et paysages.

Il est regrettable que les élèves se contentent de lire ces beautés à la hâte et sans réflexion: il y a là un vrai vocabulaire qu'ils ignorent, des idées principales et secondaires qui leur échappent, des tours et des alliances de termes dont ils ne songent jamais à se servir.

Il faudra apprendre à goûter de ces pièces de longue haleine, afin de se les graver dans la mémoire.

III. — Noël impérial.

(1811).

C'est la veille de Noël de l'année 1811, et, depuis dix heures du soir, Napoléon travaille, seul, dans son cabinet, au palais des Tuileries.

La vaste pièce est presque tout à fait obscure. Ça et là, dans l'ombre, luisent vaguement quelques objets dorés, le cadre d'un tableau invisible, les deux têtes de lion ornant les bras d'un fauteuil, un lourd gland de rideau. Sous leurs abat-jour de métal, les bougies de cire des deux candélabres n'éclairent que la large table encombrée d'atlas et d'épais registres reliés en maroquin vert et timbrés de l'N et de la couronne.

Voilà près de deux heures que le Maître travaille et que, sur les cartes géographiques et sur les états de situation de ses armées, il penche son front formidable que traverse une mèche noire, son front lourd de pensées, lourd comme le monde dont il médite la conquête.

L'atlas ouvert présente une carte d'Asie; et la main de l'empereur, — nerveuse, féminine, charmante, — cherche lentement de l'index, là-bas, là-bas, à travers la Perse, une route vers l'Hindoustan.

Oui, les Indes! Par la voie de terre? Pourquoi pas? Puisque sa marine est vaincue et détruite, le conquérant n'a plus que ce chemin pour aller, sous les palmes des forêts fabuleuses, suivi de ses aigles dont l'or étincelle parmi l'acier des baïonnettes, frapper l'Angleterre au coeur même, c'est-à-dire dans son empire colonial, dans son trésor.

Il a déjà la grandeur de César et de Charlemagne, il veut encore celle d'Alexandre. Il fait ce rêve sans s'en étonner. Il connaît déjà l'Orient; il y a laissé, derrière lui, une légende immortelle. Le Nil le vit, un jour, maigre général aux longs cheveux, monté sur un dromadaire. Aux bords du Gange, pour le pesant empereur en redingote grise, il faudra l'éléphant de Porus. Il sait comment on entraîne les peuples et comment on les fanatise. Il commandera, là-bas, à des soldats au visage de bronze, en turban de blanches mousselines; il verra, mêlés à son état-major, des rajahs rutilants de pierreries; et il interrogera sur sa destinée les monstrueuses idoles érigeant leurs dix bras au-dessus de leur mitre de diamants, puisque, naguère, en Egypte, le sphynx de granit à la face ca-

muse, devant lequel il rêvait, les deux mains appuyées sur son sabre courbe, ne lui a pas livré son secret.

Empereur d'Europe! Sultan d'Asie! Voilà les deux seuls titres qu'on gravera sur son mausolée.

Un obstacle: l'immense Russie!

Mais puisqu'il n'a pas pu fixer la flottante amitié d'Alexandre (l'empereur russe), il le vaincra. Et la petite main de Napoléon feuillette avidement les gros volumes verts, les listes qui lui disent, à un homme près, les effectifs de l'énorme armée qui se masse déjà sur le Niémen. Oui, il vaincra l'autocrate du Nord et l'entraînera, tsar vassal, suivi de ses hordes de cavaliers sauvages, à la conquête de l'Orient.

Empereur d'Europe! Sultan d'Asie! L'oeuvre n'est pas supérieure à son désir et à son génie. Et quand il l'aura fondé, son prodigieux empire ne risquera pas d'être, un jour, partagé entre ses lieutenants, comme celui du Macédonien. Depuis le 20 mars, Napoléon a un fils, un héritier de sa gloire et de sa puissance; et les lèvres de l'empereur se détendent en un beau sourire, à la pensée de l'enfant qui dort, si près de lui, dans le palais silencieux.

Mais, soudain, il dresse la tête avec un mouvement de surprise. Dans le cabinet si bien clos et dont les épais rideaux sont baissés, d'où vient cet étrange et profond murmure? Il semble que les grosses abeilles d'or, brodées sur la soie des tentures, se mettent toutes à bourdonner. L'Empereur écoute, plus attentif, et voici que, dans cette rumeur, il distingue des vibrations d'airain.

— " Ah! oui... Noël... La messe de minuit."

Ce sont, en effet, les cloches de toutes les églises de Paris qui célèbrent la naissance de Jésus — ces cloches que Bonaparte a, naguère, rétablies dans les tours et dans les clochers, alors que, consul pacificateur, il réconciliait, en France, tant de frères ennemis.

Combien de fois ne se sont-elles pas ébranlées en son honneur, pour les glorieux *Te Deum*! Et comme on les lançait, une fois de plus, à toute volée, il y a quelques mois à peine, le jour de la naissance du Roi de Rome, date mémorable où le ciel, en accordant un fils au héros, semblait être d'intelligence avec lui, reconnaître la légitimité de son oeuvre et lui en promettre la durée!

Cependant, ce soir, aussi joyeuses, aussi triomphales que pour Austerlitz ou pour Wagram, elles sonnent, dans la nuit froide et claire, pour l'humble enfant, pour le fils du charpentier né sur la paille d'une étable, il y a si longtemps, tandis que des voix mystérieuses clamaient dans les espaces du firmament étoilé: "Gloire à Dieu et paix sur la terre!"

L'Empereur écoute les cloches de Noël. Il rêve, il se rappelle son enfance obscure et sauvage, la messe de minuit de son oncle, l'archidiacre dans la cathédrale d'Ajaccio, le retour de la nombreuse famille dans le vieux logis, témoin de tant de pauvreté fièrement subie, et la beauté de matrone de sa mère présidant le frugal réveillon, où l'on mangeait des

châtaignes. Son fils, à lui, le fils du victorieux empereur et de l'archiduchesse d'Autriche, ne connaîtra pas ces misères, sera maître du monde.

Au dehors, dans la nuit glaciale, les cloches sonnent toujours pour Noël.

A la porte des Tuileries...

(A suivre).

Réflexions.

M. Fr. Coppée touche à tout avec la finesse et la grâce d'un poète, même en prose. Il associe l'idée abstraite à l'image visible : il sait faire voir et rendre présent.

Le portrait de cette nuit de Noël, de Napoléon aux Tuileries, de son cabinet de travail est plein de vérité et de charme. Il y a quelque chose de mystérieux, de mélancolique qui se dégage de ces peintures où dominent les rêves ambitieux du grand et malheureux empereur.

L'on dirait que, grâce à l'hypothèse, qui est chez Coppée une source d'approvisionnement d'idées accessoires, nous connaissons les secrets du cerveau de cet intempérant politique : "Les Indes !... l'Orient.. pour lui... pour son fils !..."

Il est évident que l'étude de ces développements est de nature à enrichir la mémoire, l'intelligence, les facultés des élèves.



NOTIONS DE PHILOSOPHIE.

FONCTIONS DE CONSERVATION.

La mémoire.

I. NOTION.

La **mémoire** est la faculté de conserver, de rappeler, de reconnaître les états de conscience antérieurement acquis.

Elle a pour *objet* tout ce qui est passé : émotions, pensées, résolutions, c'est-à-dire tout phénomène psychologique.

Le sens commun semble contredire cette affirmation, car on dit couramment : " Je me rappelle telle personne, telle ville." Mais cette phrase elliptique équivaut à celle-ci : " Je me souviens d'avoir vu telle personne, telle ville." — Aussi, quelqu'un a dit avec raison : " On ne se souvient pas des choses, on ne se souvient que de soi-même " (Royer-Colard). En effet :

a) " On ne se souvient pas des choses " : elles ne peuvent être présentes à notre pensée dans le souvenir, parce qu'elles sont absentes quant au *temps* et éloignées quant à l'*espace*.

b) " On ne se souvient que de soi-même " : c'est-à-dire de l'impression faite sur nous par les personnes ou les choses, de l'état, de l'action de notre esprit en leur présence. C'est ce qui explique comment les mêmes faits laissent des souvenirs qui varient avec les personnes.

Donc on se souvient de ses états de conscience antérieurement acquis : la mémoire ressuscite le passé.

II. FORMES DE LA MÉMOIRE.

C'est un fait qu'il y a plusieurs sortes de mémoires. Les raisons en sont nombreuses : diversité des aptitudes natives, hérédité, exercice prédominant de tels sens, de certaines facultés, différences de cerveaux.

a) La **mémoire intellectuelle** est celle des *idées* et porte sur les abstractions ; elle est propre à l'homme et est comme la mémoire des savants.

b) La **mémoire sensible** est celle des *images* et porte sur les choses concrètes ; elle est commune à l'homme et à l'animal. C'est plutôt la mémoire des artistes.

Mais c'est dans cette dernière que l'on trouve une grande variété : mémoire des couleurs, — des sons, — des formes...

c) **Unité des deux.** Malgré les différences signalées, ces mémoires, au

point de vue psychologique, ne constituent qu'une seule et même faculté ayant des fonctions diverses, puisque toutes, au fond, reviennent à la re-viviscence de nos états internes et sont rapportés à une même conscience. Au point de vue physiologique, la mémoire, surtout dans ses formes sensibles, est conditionnée par l'action organique du cerveau. Il faut donc admettre autant de mémoires, diversement localisées dans le cerveau qu'il y a de facultés sensibles: vue et mémoire visuelle, ouïe et mémoire auditive, odorat et mémoire olfactive... C'est ce qui explique comment la maladie peut supprimer telle variété de mémoire, en laissant les autres indemnes.

III. QUALITÉS ET DÉFAUTS.

Non seulement les mémoires sont variées, mais elles sont loin de posséder toutes les mêmes avantages ou désavantages.

A. Les **qualités** concernent les diverses fonctions qu'elle exerce, et l'on dit qu'une bonne mémoire est :

a) **facile**, si elle retient vite, — **tenace**, si elle retient longtemps: ces deux qualités sont, d'ordinaire, en raison inverse l'une de l'autre.

b) **prompte** à se rappeler: ce qu'on appelle la "présence d'esprit," l'"esprit d'à propos."

c) **sûre**, capable de localiser et de reconnaître avec précision et exactitude.

B. Les **défauts** affectent l'exercice de la faculté, et l'on dit qu'une mauvaise mémoire est :

a) **rebelle** et **fugitive**, si elle ne retient pas aisément et si elle perd ses souvenirs.

b) **lente**, quand elle ne se rappelle pas à propos ce qu'on lui a confié.

c) **infidèle**, quand elle confond les temps et les lieux.

IV. EDUCATION DE LA MÉMOIRE.

Faire cette éducation, c'est s'efforcer de rendre durables les souvenirs. Pour y parvenir, tout le secret est d'appliquer les lois de la conservation.

1. **Impression vive et distincte.** On aura soin de donner à l'enfant ces sortes d'impressions, en excitant son attention, en s'efforçant de l'intéresser, de piquer sa curiosité, de le frapper. On lui montrera que rien n'économise l'effort comme un peu d'effort.

2. **Répétition fréquente.** C'est elle, et la patience, qui finit par triompher des obstacles. L'on assouplit cette faculté, on la fortifie par l'exercice fréquent, réfléchi, méthodique.

Sans doute, c'est l'esprit qu'il faut former; mais la mémoire mérite une culture simultanée. — "Une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine" (Montaigne). — "L'esprit n'est pas un vase qu'il faut remplir; c'est un feu qu'il faut attiser." (Plutarque).

Le jugement, qu'on oppose à la mémoire, serait sans elle condamné à l'impuissance.

3. **Association.** Le meilleur moyen de retenir les choses, c'est de les

associer par des liens logiques et rationnels; et à ce point de vue, la culture de la mémoire se confond avec celle du jugement.

Les procédés *mnémotechniques artificiels* peuvent toujours avoir quelque utilité; mais ils ne sauraient être adoptés comme méthode générale.

4. **Oubli.** Il faut apprendre à oublier ce qui est sans valeur. Inexpérimenté, on retient trop, même ce qui est insignifiant: il faut s'habituer à diriger l'acquisition des souvenirs.



SUPPLEMENT

I. — Bibliographie.

- I.—Le Procès de béatification et de canonisation, par A. Boudinon, professeur à l'Institut catholique de Paris, 1 vol in-12 (Collection "Science et Religion," n° 351). Prix : 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 14, rue Madame, Paris, VIe.

Comment l'Eglise arrive-t-elle à se faire une conviction sur la sainteté des personnages dont elle permet le culte, ou qu'elle place sur les autels ? Par quelle série de recherches, d'enquêtes, de preuves, est motivé son jugement ? C'est ce qu'on trouvera exposé ici avec autant de science que de clarté. La première partie de l'opuscule est une courte histoire de la procédure des canonisations. La seconde, beaucoup plus développée, est une étude sur la procédure actuelle. Après la lecture de ces pages, tout chrétien instruit pourra se rendre compte de ce que signifient les divers actes et décrètes du Saint-Siège, jusques et y compris la canonisation solennelle.

* * *

- II.—Aristote, par P. Alfaric, professeur au grand séminaire de Bordeaux, 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion," série "Les grands philosophes," n° 337). Prix : 0 fr. 60. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

L'auteur étudie d'abord la "vie d'Aristote" et fixe la liste de ses écrits ; il expose ensuite amplement la doctrine du philosophe en trois chapitres : le premier consacré aux "sciences spéculatives" (métaphysique, physique, mathématiques), le second aux "sciences pratiques" (éthique, économique, politique), le troisième aux "sciences poétiques" (logique, rhétorique, poétique). Quiconque sait la part qui revient à l'aristotélisme dans les progrès de la pensée chrétienne et le rôle qu'il a joué dans la formation de la philosophie moderne, reconnaîtra l'opportunité et l'intérêt d'une opuscule où l'auteur a su condenser clairement toute la doctrine péripatéticienne.

* * *

- III.—Le Triple conflit. — Science, Philosophie, Religion, par R. d'Adhémar, docteur ès sciences, professeur à l'université catholique de Lille, 1 vol. in-12 (Collection "Science et Religion," n° 347). Prix : 0 fr. 60. Librairie Bloud et Cie, 4, rue, Madame, Paris VIe.

Ce petit volume est une excellente introduction à l'étude du triple conflit : Science-Politique ; Science-Religion ; Philosophie et Pensée Religieuse. L'auteur a tenté de prouver que ces conflits, s'ils existent, sont avant tout des conflits de méthode, des conflits d'ordre psychologique. Science Philosophie, Religion : trois ordres bien distincts, parce que, au fond, ce sont, devant l'Univers, trois attitudes, trois orientations de recherches essentiellement différentes. Mais s'il insiste sur certaines différences bien caractéristiques de ces trois ordres, l'auteur n'en estime pas moins que chacun d'eux a sa valeur propre, qu'on ne saurait infirmer de par la prétendue

supériorité des autres. La vie intérieure, riche et profonde, méconnaît ces conflits apparents et rétablit l'Unité.

* * *

IV. — 339. — De la Prédestination et du sort final des païens, par un Professeur de théologie. I vol. in-12. (Collection "Science et Religion," Prix : 0 fr. 60. Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

Dans une première partie, l'auteur expose, conformément au système modéré de saint Thomas, dégagé des interprétations fantaisistes dont l'école bannésienne l'avait enveloppé, que l'infinie bonté, qui domine tout dans l'économie du plan divin, se manifeste avec le même éclat dans la prédestination, laquelle est l'ordonnement de la créature raisonnable vers son Créateur. Il est certain toutefois que la prédestination n'a lieu que par rapport à ceux qui sont élevés à l'état surnaturel. Or les païens, n'ayant point la foi, sont en dehors de cet état. Quel sort leur est réservé dans l'au-delà ? C'est à la solution de cette question connexe, passionnante et assez peu connue, que l'auteur consacre la seconde partie de son travail.

* * *

V. — 340. — La valeur apologetique du Martyre, par G. Sortais, ancien professeur de philosophie à l'école Saint-Ignace. I vol. in-12. (Collection "Science et Religion"). Prix : 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Cet opuscule est une vivante et solide réfutation de toutes les objections que la critique rationaliste a entassées pour tâcher d'énervier la force probante du témoignage que les martyrs ont rendu à la vérité. M. Gaston Sortais commence par établir, en s'appuyant sur des autorités non suspectes, le grand nombre des martyrs. Qu'importe, dit-on, puisque la mort de ces chrétiens exaltés, s'explique par le fanatisme ? — Est-ce que le fanatisme, qui peut produire une exaltation passagère et localisée, est capable de rendre compte du courage héroïque et persistant des martyrs, qui a duré près de trois siècles et a brillé dans les conditions les plus différentes de temps, de lieux et de personnes ? — Mais, après tout, est-ce que les autres religions, que vous regardez comme fausses, le Protestantisme par exemple, ne vous opposent pas une légion de martyrs ? — Sans doute, bien des hommes énergiques ont donné leur vie pour ne pas démoder de leurs idées. Aussi le fait brutal de la mort n'est-il pas suffisant pour mériter l'auréole du martyre. Les sentiments des vrais martyrs et les sentiments de leur trépas ont des caractères à part, qui les mettent hors pair. Leur signalement est tiré des paroles mêmes de Jésus-Christ : il n'y a qu'à confronter avec ce portrait, tracé par le Roi des Martyrs, les hérétiques et les catholiques morts pour rester fidèles à leurs croyances, pour constater, d'une façon évidente, de quel côté se trouve la ressemblance. L'auteur, en terminant, nous conduit au Collisée, dont l'arène, abreuvée si longtemps du sang des Martyrs, est une immense relique : dans une conclusion émouvante il évoque le souvenir de ces milliers de témoins, qui ont scellé leur foi dans leur sang. Après avoir lu cet excellent opuscule, chacun répétera, avec une conviction mieux éclairée, ces paroles de Pascal : "J'en crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger."

* * *

VI. — 342. — La Descente du Christ aux Enfers, par J. Turmel, I vol. in-2 (Collection "Science et Religion," Prix : 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

L'auteur, un des maîtres les plus incontestés de la théologie positive, étudie successivement le fait de la descente et les diverses démonstrations qui en ont été données dans la littérature chrétienne. — l'oeuvre du Christ aux Enfers : évangélisation des âmes selon quelques auteurs, délivrance selon l'enseignement traditionnel, — le résultat définitif de la descente ou la question du séjour assigné aux âmes après leur délivrance, — enfin le

problème que suscite la double nature, humaine et divine, du Sauveur, sur la participation de l'une et de l'autre à la descente. Puisqu'il s'agit de M. Turmel, il est superflu d'ajouter qu'on n'a pas affaire ici à un travail de spéculation plus ou moins aventureuse et qu'il n'est pas possible de serrer de plus près les textes des Pères, des symboles de foi ou des théologiens scolastiques et modernes.

* * *

II. — Les leçons de M. L. Le Bel.

Au soubassement de l'église du Sacré-Coeur, tous les lundis d'octobre et de novembre, M. l'abbé Le Bel, agrégé des lettres, a continué à vivement intéresser le public d'Ottawa et de Hull: l'affluence est considérable.

Dans une première réunion, il a esquissé la "théorie oratoire" de Bossuet, d'après le "Sermon sur la parole de Dieu..." Dans une seconde, il a montré les sources que le grand orateur aimait à exploiter, à savoir la Bible et les Pères de l'Eglise...

La troisième leçon concernait le style de Bossuet, principalement l'image et les figures qui le rendent écrivain de premier ordre par l'identification de la pensée et de la métaphore. Tout l'auditoire a applaudi le conférencier, lorsque, confirmant ses conceptions par des citations et des extraits, il a lu avec à-propos, avec enthousiasme et avec passion les passages si brillants du "Sermon sur l'honneur," du "Sermon sur l'ambition," et du "Panégyrique de Saint-Paul." M. Le Bel venait de conquérir toutes les sympathies par cet universel applaudissement.

Le public était curieux d'une série d'études sur le grand comique, sur l'oeuvre de Molière. M. Le Bel a commencé par les "Femmes savantes," a continué par le "Médecin malgré lui," par l'"Avare," et par la série suivante en une seule soirée: "Les Précieuses ridicules, l'Ecole des maris, l'Ecole des femmes, les Fâcheux."

Pendant une demi-heure, le conférencier expose et met en relief quelques idées générales, des aperçus secondaires en ce qui regarde la vie, le système, les intentions de Molière. Il le fait avec une remarquable aisance, avec une finesse charmante, avec un sel gaulois qui provoque le sourire; et lorsqu'il interprète les extraits, il tâche à rendre vivants les personnages qu'il a eu soin de grouper préalablement, à faire ressortir les caractères, les situations, le langage propre à chacun: c'est, en une heure, une sorte de représentation scénique, où l'on peut à peine respirer, tant l'âme tout entière est sous l'action d'une âme qui vibre tout entière elle-même.

Il y a dans le contact hebdomadaire avec un si beau talent non seulement une jouissance, mais aussi un bénéfice considérable, en vertu des secrets de pédagogie et d'enseignement qu'il suggère et dévoile avec franchise, en vertu de la pureté de diction, des analyses de nuances dans l'âme, les passions, le ton et le langage des personnages.

Osons féliciter M. Le Bel d'un succès si complet, et souhaiter qu'il charme les auditeurs conquis et ceux qui voudront se laisser conquérir dans la suite.